

Genre et sexe, sur quoi ne pas céder ?

Roland Chemama

Où en sont les psychanalystes concernant ce qui peut se dire de ces « deux classes », comme Lacan les désignait en 1967, ces deux classes que constituent les hommes et les femmes, ces deux classes dont les représentations et les rapports ont été réellement bouleversés durant les dernières décennies ?

On sait qu'un des moments forts du questionnement contemporain s'est organisé autour de la pensée de Judith Butler. Il faudrait prendre le temps de suivre de façon précise les articulations de celle-ci, mais aussi la diffusion de ses thèses et la façon souvent polémique dont on y a répondu. Et il faudrait enfin ne pas exclure de notre questionnement la prise en compte de ce qui se passe aujourd'hui dans la réalité des rapports entre hommes et femmes. Les deux plans – disons pour faire vite le plan théorique et le plan pratique – ne procèdent pas l'un de l'autre mais ne sont tout de même pas sans lien.

Il est clair que comme chacun ici je ne pourrai aborder tous ces points que de façon très partielle. Je vais alors organiser ce que vais vous dire en tentant de répondre à une seule question, qui me paraît essentielle. Est-ce que, devant l'ensemble des bouleversements auxquels nous sommes confrontés, et surtout devant la multiplication de points de vue complexes qui sont avancés sur tous ces points, les psychanalystes n'auraient pas à se demander s'il n'y aurait pas une position qu'ils auraient à maintenir – cela en tant que psychanalystes. Nous avons bien sûr à tenir compte des mutations contemporaines, et rien ne nous force à avoir une approche passéiste. Mais n'y a-t-il pas tout de même, sur les questions qui se posent aujourd'hui, quelque point sur lequel il y aurait à ne pas céder ?

*

On a souvent cru comprendre, concernant Judith Butler, que le concept de genre, qu'elle n'a pas inventé mais auquel elle a donné une consistance particulière,

permettait de désigner les différences non-biologiques entre les femmes et les hommes. L'essentiel, en ce qui concerne les femmes et les hommes, ne serait pas à situer à partir de leur sexe anatomique, il faudrait plutôt prendre en compte ce qu'on peut appeler leur genre – genre féminin ou genre masculin – qui ne serait pas donné mais construit. Ce concept permettrait notamment de ne pas s'enfermer dans une représentation d'une nature féminine qui serait d'autant plus définitive qu'elle serait fondée sur des données biologiques. Il a certainement été utile pour lutter contre une domination masculine prétendant s'appuyer sur des différences « naturelles ». Relevons d'ailleurs que sur ce premier point les psychanalystes devraient assez facilement s'accorder avec les thèses de Butler. « Homme » et « femme » ne sont certainement pas des réalités naturelles, réductibles à un être biologique. Judith Butler met d'ailleurs elle-même en valeur – je cite – « l'interprétation de Lacan selon laquelle rien n'est prédiscursif ».

On ne pourrait, cependant en rester là. Tout d'abord il est nécessaire d'indiquer, afin d'éviter une trop grande simplification, que pour Butler ce qu'on appelle le sexe n'est pas plus « naturel » que le genre. Selon elle le discours a aussi un effet sur le sexe, non pas sans doute sur la réalité anatomique des organes, mais sur ce qui est plus important, la sexualité. Qui le contesterait ? On verra d'ailleurs que le fait que Butler n'oublie pas la dimension du sexuel peut nous intéresser particulièrement en ce moment.

Revenons-en cependant à la question du genre. Le « genre », pour Butler et les auteurs qui s'en inspirent, est d'origine sociale et culturelle. Il s'impose à travers une dimension performative, au sens de la linguistique, puisque les discours sur l'homme et sur la femme ont la capacité de produire ce qu'ils décrivent. Notons cependant que Butler semble avoir des difficultés à penser ce qui peut faire limite dans cette productivité. Peut-on penser que le discours sur le genre est totalement contingent, au sens où il pourrait conduire, selon les époques et les locuteurs, aux conclusions les plus différentes ? C'est du moins ce qu'en ont compris les milieux les plus conservateurs, et ils se sont appuyés sur cette idée pour faire naître la crainte que ce qu'ils ont appelé les « théories du genre » n'avait pas d'autre but que de déconstruire les rapports traditionnels entre les sexes afin d'aboutir à une interchangeabilité totale des hommes et des femmes, de leurs aspirations, de leur rôle, de leurs manières d'être et de faire.

Nous n'emboîterons pas le pas à ces critiques, d'autant plus que la psychanalyse ne prétend pas dire ce qu'est un homme, ou ce qu'est une femme. C'est ce que dit avec une certaine force le texte de Lacan que Luigi Burzotta, qui organise ces journées, nous a rappelé. Si l'on veut faire des hommes et des femmes deux classes, différenciées de façon définitive, une telle discrimination, qui serait au fond une ségrégation, ne prend une valeur que pour l'état civil, ou pour le conseil de révision. Relevons d'ailleurs que même dans ces champs où cette valeur passe pour incontestable, les choses ont évolué depuis 1967. Il n'y a plus de conseil de révision, il y a des femmes dans l'armée, et depuis très peu de temps l'existence de quelques cas d'intersexualité conduit le législateur à réexaminer l'obligation, du point de vue de l'état civil, d'indiquer soit sexe masculin soit sexe féminin. Mais si vous avez lu l'argument vous avez vu que, pour Lacan tout au moins, il faut poser les questions à un autre niveau.

Ce que dit Lacan en effet c'est que l'appartenance soit à l'une, soit à l'autre, de ces classes ne suffit plus à définir les rapports entre hommes et femmes. Ceux-ci, dit-il dans le texte que cite l'argument, n'ont aucune évidence en ce qui concerne la vie familiale et sont assez brouillés concernant la vie secrète. Il est intéressant à cet égard de recevoir des analysants ou des analysantes dont la mère, par exemple, est tombée amoureuse, après son divorce, d'une autre femme. Il ne faut pas ici être dans le déni, sous prétexte qu'il n'y aurait rien à dire du choix « genré » d'un ou d'une partenaire. Lorsque les choix évoluent au cours d'une vie cela a forcément des effets sur les représentations conscientes et inconscientes de l'homme, de la femme, et du couple. Disons que le sujet ne peut se représenter les deux configurations comme équivalentes.

C'est d'ailleurs à présent sur la question de l'équivalence que je voudrais dire quelque chose. Le discours contemporain, parce qu'il veut situer à égalité, du point de vue du droit, les individus quelque soit leur sexe, nous accoutume, me semble-t-il à nous méfier de toute différenciation implicite ou explicite. Cela s'est bien senti il y a environ un an, lorsque le mouvement de dénonciation du harcèlement sexuel – démarche juste dans son principe – a été à son maximum. Il était à cette époque devenu difficile pour les hommes et les femmes qui ressentaient ce qui se passait comme excessif, de faire valoir un point de vue différent. Certains - et certaines – ont tout de même osé poser la question. A quelle condition, par exemple une démarche de séduction est-elle admissible ? Est-ce que les rapports entre deux partenaires

devraient être codifiés – par contrat - de manière à protéger de toute initiative vécue comme harcelante ? Et c'est là que certains – et certaines – ont pu constater la difficulté à faire entendre que l'on risquait de compliquer les choses dans les rapports entre hommes et femmes en oubliant que peut-être les uns et les autres ne se situent pas de la même façon par rapport au désir sexuel.

Mais quand on fait état d'une éventuelle différence, est-ce encore audible ? Il y a quelques années, lors d'un colloque ouvert à des intervenants assez divers et qui concernait « les femmes dans la culture » j'avais eu l'occasion de rappeler quelques traits par quoi on peut tenter de différencier hommes et femmes, même si je reconnaissais tout à fait qu'il n'y avait pas à homogénéiser ces deux groupes. Je m'étais référé à quelques apports de Lacan, notamment précisément le fait que les femmes auraient moins tendance précisément, à se regrouper derrière un drapeau phallique. Et c'était pour éviter de faire des « femmes » un ensemble que j'avais plutôt parlé du féminin. J'ai bien vite compris que cette façon de dire conviendrait moins encore à ceux et à celles pour qui hommes et femmes doivent être pensés, dans leur apport à la culture à partir d'un idéal de parité. Est-ce que, en parlant de féminin je ne risquais pas, semblait-on me dire, de figer une essence sur laquelle on pouvait toujours fonder une inégalité.

À l'époque le beau livre de Gérard Pommier qui a pour titre *Féminin, une révolution sans fin*, n'était pas encore paru. S'il l'avait été j'aurais été moi-même plus à l'aise pour montrer que chercher à dire ce que c'était que le féminin n'avait pas forcément pour but de discriminer les femmes. Chez Gérard au contraire il y a quelque chose de révolutionnaire dans le féminin.

Mais si nous voulons nous autoriser à ce genre de questions, encore une fois, sommes nous audibles ? Le problème est peut-être que les psychanalystes, lorsqu'ils ont tenté vraiment de définir « masculin » et « féminin » n'ont pas pu aboutir à situer un « être homme » pas plus qu'un « être femme ». Et à cet égard les premières élaborations, celle de Freud en particulier qui inscrit le masculin du côté de l'activité et le féminin du côté de la passivité, ont plutôt discrédité à l'avance la suite de nos tentatives.

Faut-il alors céder à l'esprit du temps, et renoncer à toute supposition d'une différence ? Ou encore faut-il considérer que pour chaque époque la constitution des « deux classes » sera strictement réductible au discours performatif qui assigne aux individus repérés comme biologiquement hommes certaines normes de

comportement et aux individus repérés comme femmes des normes très différentes. Et dès lors ne tendrons nous pas à considérer comme de moins en moins importantes des différences qui seraient d'une certaine façon artificielles.

C'est là que je vais formuler ce qui me paraît important, ce sur quoi il me semble qu'il ne faut pas céder, et je me risque à le faire même si je n'aurai guère le temps de le démontrer. Il me semble que bien évidemment nous n'avons pas à tenter de formuler ce que serait un « être homme » et un « être femme ». Ces définitions figées prêteraient plutôt à rire. Mais même si nous ne pouvons expliciter les termes d'une différence, il me semble que nous avons à en maintenir l'idée. Ou plus précisément il est important que les psychanalystes rendent compte d'une expérience où la question de cette différence est précisément ce qui, pour chacun, hétérosexuel.le.s ou homosexuel.le.s, ouvre au désir.

Cela c'est me semble-t-il ce que nous entendons dans notre pratique, mais je trouve intéressant de le voir confirmé par une remarque de Judith Butler. Celle-ci, dans son livre, en vient à parler des relations entre les « butch », lesbiennes à l'apparence androgyne et les « fem », lesbiennes qui conservent un certain nombre de codes, vestimentaires par exemple, des femmes hétérosexuelles. Or ceci conduit Judith Butler à une remarque intéressante. Je cite « Comme l'expliquait une lesbienne fem, elle aime que ses boys soient des girls, ce qui veut dire qu' « être une girl » met en contexte et donne un autre sens à la « masculinité » de l'identité butch (...) C'est précisément cette juxtaposition dissonante et la tension sexuelle que cette transgression génère qui constituent l'objet du désir ». Ce que dit cette femme me paraît plus vrai que ce que peuvent dire, par exemple, des femmes bisexuelles qui prétendent qu'elles peuvent aimer exactement de la même manière des hommes et des femmes parce que hommes et femmes, au fond, ne seraient pas différents. Encore une fois ce qui permet le désir, c'est la différence, et c'est pour cela qu'il est important que nous autres, psychanalystes, nous ne nous associons pas à un discours qui glisse sans cesse de la question de l'égalité à celle de l'identité.